

## UNE THÉORIE DE L'AUTOBIOGRAPHIE : GEORG MISCH

Pierre-François MOREAU

**RÉSUMÉ :** Georg Misch, auteur d'une monumentale histoire de l'autobiographie, met en œuvre les principes de Dilthey : le récit de la vie est aussi vieux que l'histoire, mais il se modifie selon les époques, et les déterminations qu'il reçoit à la Renaissance et à l'Âge classique l'orientent vers la description des lois de développement de l'individu.

**MOTS-CLÉS :** Georg Misch, Dilthey, Renaissance, Lumières, individu.

**ABSTRACT :** *Georg Misch, author of a monumental history of autobiography, puts Dilthey's principles to work : the narrative of a life is as old as history, but it is modified according to the period, and the determinations that it receives in the classical age orient it toward describing the laws of individual development.*

**KEYWORDS :** *Georg Misch, Dilthey, Renaissance, Enlightenment, individual.*

**ZUSAMMENFASSUNG :** *Als Verfasser einer umfangreichen Geschichte der Autobiographie macht Georg Misch die Denkansätze Diltheys fruchtbar : der Lebensbericht geht mit der Geschichte einher, aber er kann sich mit den verschiedenen Epochen ändern. In seiner von der Renaissance und der Neuzeit bedingten Neugestaltung orientiert er sich nach der Darstellung des individuellen Bildungsgesetzes.*

**STICHWÖRTER :** *Georg Misch, Dilthey, Renaissance, Aufklärung, Individuum.*

Pierre-François MOREAU, né en 1948, est professeur des universités à l'École normale supérieure de Fontenay/Saint-Cloud. Il est spécialiste de Spinoza et des controverses de l'Âge classique.

*Adresse :* École normale supérieure de Fontenay/Saint-Cloud, 31, av. Lombart, 92260 Fontenay-aux-Roses.

En 1975, Philippe Lejeune, déjà auteur d'une *Histoire de l'autobiographie en France*, publiait un livre intitulé *Le Pacte autobiographique*<sup>1</sup>, qui présentait, à côté d'un certain nombre d'analyses concrètes (Rousseau, Gide, Leiris) une réflexion théorique sur l'autobiographie comme genre. Le fait était assez nouveau pour devoir être souligné, puisque la tradition critique française avait assez peu analysé cette question jusque-là. Le livre de Lejeune s'appuyait en fait sur trois thèses, qui toutes tendaient à définir son objet, mais qui ne jouaient pas le même rôle dans sa méthode. La première consistait à marquer le caractère moderne de l'autobiographie : « phénomène de civilisation », comme les autres écritures du moi, elle se développe depuis le xviii<sup>e</sup> siècle et plus exactement depuis les *Confessions* de Rousseau. Cette affirmation d'historicité passait donc essentiellement par la reconnaissance d'une rupture constitutive, et elle s'accompagnait assez logiquement d'une critique contre ceux qui, ignorant ce commencement, tombaient dans l'« illusion éternitaire » en voyant de l'autobiographie partout sans se soucier de rigueur démarcative. On aurait pu fonder sur cette première thèse une étude historique, mais Lejeune l'écartait (sans en nier la possibilité) pour s'intéresser, quant à lui, à la nature du texte littéraire. On trouve ici la deuxième thèse : ce qui existe depuis Rousseau est non pas une suite d'œuvres isolées, mais un genre qui se comporte selon certains principes de fonctionnement (la formule « faire fonctionner un texte » revient plusieurs fois sous la plume de l'auteur comme synonyme de « lire »). Il est clair qu'il s'agit de rompre avec une tradition « nominaliste » de la critique française — et aussi sans doute avec une tentation « historicisante » que l'on pourrait tirer de la première thèse si on la considérait seule. On sent là l'influence des formalistes russes et, plus proche, le climat dans lequel ils ont été introduits dans la France des années 1960. Cependant, Lejeune refusait un certain type d'analyse du genre, considérée comme unilatéralement normative, et c'est là que prend place la troisième thèse : un genre se définit d'abord non par une norme abstraite, mais par un « contrat de lecture » entre le lecteur et l'auteur ; ce contrat définit ce que le lecteur attend, ou peut attendre (on retrouve ici une approche qui rappelle Jauss — et Lejeune était d'ailleurs un des premiers à l'introduire dans l'horizon français à cette époque) : ce qui implique que le contrat est modifié par chaque œuvre, et donc que le genre est en perpétuelle évolution. Cela permettait de prendre des distances avec l'histoire littéraire traditionnelle, mais aussi de réintroduire la singularité de l'œuvre, peut-être justement contre une possible tendance formaliste.

1. Philippe LEJEUNE, *Histoire de l'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971 ; Id., *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil (« Poétique »), 1975.

Ce qu'il faut constater, c'est que la troisième thèse n'a de sens que sur le terrain déblayé par les deux premières ; mais qu'en même temps c'est à la fois sur elle que porte l'effort démonstratif et à partir d'elle que sont mises en œuvre les analyses concrètes. Les deux premières sont plutôt rappelées que démontrées : Lejeune les considère comme des acquis et non comme l'originalité essentielle de son livre.

Georges Gusdorf avait, à l'époque, violemment critiqué ces positions, au nom notamment d'une conception plus continuiste de l'autobiographie<sup>2</sup> — tout en se réservant le droit d'analyser des tournants dans l'histoire de cette dernière — mais en soulignant fortement les racines religieuses du genre tout au long de son existence. Paradoxalement, sur les trois thèses de Lejeune, il attaquait surtout les deux premières, alors que c'était la dernière qui fondait les analyses concrètes de celui-ci<sup>3</sup>. D'une certaine façon, il faisait, à travers Philippe Lejeune, le procès du structuralisme dont précisément son adversaire était en train de sortir<sup>4</sup>.

Dans ce débat qui a rouvert en France, il y a quelques années, la discussion sur l'autobiographie, il est un nom qui occupe une position étrange : celui de Georg Misch, auteur d'une volumineuse histoire du genre qui n'a jamais été traduite en français. Il est mentionné par les uns et les autres, mais ses positions et ses analyses, dans ce qu'elles ont de spécifique, ne sont guère citées pour elles-mêmes. Lejeune le classait dans la rubrique « illusions de perspective », à la catégorie « l'illusion de l'éternité »<sup>5</sup>. Quant à Gusdorf, il utilise le nom de Misch simplement comme argument d'autorité : il s'agit de prouver que l'autobiographie a une histoire, et que, puisque cette histoire est si longue, son objet ne connaît pas de vraie rupture<sup>6</sup>. L'historien allemand est donc convoqué uniquement comme figure de référence, positive ou négative, mais sans qu'aucun de ceux qui le citent ne prenne la peine d'exposer véritablement sa problématique. L'essentiel de son travail est ainsi demeuré hors du débat français. On peut le regretter, dans la mesure où son œuvre a fait époque et où elle est loin

2. Notamment lors d'un colloque dont les actes ont été publiés par la *Revue d'histoire littéraire de la France* (= *RHLF*), nov.-déc. 1975.

3. On peut lier cette absence au fait que Gusdorf ne prend pas position sur la pensée de Jauss, qui précisément sert de référence à Lejeune pour ses analyses concrètes. L'ensemble du débat prend donc assez nettement des allures de dialogue de sourds. On le remarque au fait que Lejeune ne sait trop comment se défendre devant les attaques de Gusdorf et souligne surtout leur « agressivité » : elles portent en grande partie sur un contenu qui n'est pas le sien.

4. La tentation formaliste consistant à déterminer l'essence du genre par un certain nombre de traits formels et à exclure du corpus les textes qui n'y correspondent pas correspondrait à la deuxième thèse sans la troisième. C'est le reproche que Lejeune adresse alors à son précédent ouvrage, *RHLF*, p. 914.

5. *Le Pacte autobiographique*, op. cit. supra, n. 1, p. 313-315.

6. Dans le débat publié par la *RHLF*, Gusdorf fait toujours précéder le nom de Misch de la formule « le Professeur allemand » : la référence au pays de l'érudition et le titre universitaire sont sans doute des garants plus sûrs encore de légitimité...

de se réduire à une série de fiches fondées sur un simple présupposé éternitaire : au contraire, l'un des axes de son livre est l'étude des différentes formes de l'autobiographie à chaque période de l'histoire. C'est donc à quelques aspects de son travail que nous voudrions consacrer ces pages, afin de les étudier dans leur logique propre et non plus dans la perspective d'une controverse aux enjeux immédiats desquels il est étranger. Nous présenterons d'abord sa problématique générale, puis celles de ses thèses qui concernent le thème de ce volume : la période qui va du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle.

#### LE VÉCU ET SON RÉCIT

Élève et gendre de Dilthey (et l'un des éditeurs des *Œuvres complètes* de celui-ci), il avait fait ses études à la Friedrich-Wilhelm-Universität zu Berlin (aujourd'hui l'université Humboldt) où il obtint, en 1900, le doctorat avec une thèse sur les origines du positivisme français chez d'Alembert et Turgot. Il publie cet ouvrage en 1901, avec une suite qui en marque la continuité jusqu'à Auguste Comte, dans *l'Archiv für Geschichte der Philosophie*.

En 1904, un concours de l'académie de Berlin demande une histoire de l'autobiographie au sens strict du terme (c'est-à-dire en excluant la littérature de Mémoires). Misch y répond en remettant un manuscrit en quatre volumes. Ce travail couvre l'histoire de l'autobiographie depuis les origines (en Grèce et même auparavant) jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle. Il analyse les principaux textes alors accessibles, fournit en même temps des hypothèses sur le genre et son rapport à la vie, et marque les grandes étapes de son évolution. L'Académie lui attribue le prix. Il lui reste à publier l'ouvrage. Ce ne sera pas simple, on va le voir.

Désormais, en effet, Misch a trouvé son sujet : il va consacrer toute sa vie à reprendre, compléter et rendre interminable ce manuscrit ; il mourra à la tâche. On peut s'étonner, au choix, de la rapidité avec laquelle un jeune homme de vingt-cinq ans a su maîtriser tant de documentation ; ou de la lenteur avec laquelle une vie entière reprendra et retravaillera ces premières analyses.

Il publie en 1907 son premier volume : *Geschichte der Autobiographie*. Band I : *Das Altertum*<sup>7</sup>. Cette étude de l'autobiographie antique connaît une deuxième édition révisée vingt-cinq ans plus tard, en 1931. Elle est tra-

---

7. Leipzig/Berlin, Teubner.

duite en anglais pendant l'émigration. Une troisième édition paraît en 1949-1950. En 1955, paraît enfin le tome II, consacré aux débuts du Moyen Âge, en deux demi-volumes; en 1959 et 1960 le tome III, qui traite du *Hochmittelalter*, également en deux demi-volumes. Misch meurt en 1965, au moment où il travaille sur Raymond Lulle. Cela fait donc trois quarts de siècles consacrés à l'autobiographie, et dont la partie publiée par l'auteur arrive à peine à Dante. Comme si une seule vie ne pouvait parvenir à épuiser tous ces multiples récits de vie qu'il reconnaît comme la trame de l'histoire.

Sur les autres périodes, c'est-à-dire sur tout ce qui suit le XIII<sup>e</sup> siècle, il laisse au moment de sa mort quelques rares articles et surtout une masse énorme de manuscrits peu déchiffrables. En 1969, fut publié le tome IV, en partie relu par son meilleur ami, Leo Delfoss, en partie repris purement et simplement sur le texte couronné en 1904<sup>8</sup>. Paradoxalement, cet ultime volume de l'œuvre d'un octogénaire est donc issu de la plume d'un jeune homme qui n'a pas dépassé la trentaine. Le premier demi-volume va jusqu'à la Renaissance non comprise, le second de la Renaissance à l'aperçu concernant le XIX<sup>e</sup> siècle (de Chateaubriand à Helmholtz).

La préface de 1907 indique bien la thèse générale :

« Les autobiographies apparaissent de façon isolée; pour être comprises, et même pour être représentables, elles exigent d'être ressaisies dans leur corrélation interne (*innere Zusammenfassung*). L'historiographie qui culmine avec Taine ne pouvait la trouver dans les conditions naturelles de l'existence humaine, qui ne renvoient en définitive qu'à des symétries. C'est [donc] dans cette région de la vie spirituelle qu'il fallait essayer de saisir les conditions et les connexions invisibles qui agissent dans l'histoire de l'Esprit. Celles-ci renvoient essentiellement au procès d'autoréflexion et d'individualisation européennes. Il s'agissait donc d'exposer la liaison de l'expérience historique par un procédé systématique issu de cette expérience même, afin de parvenir à des concepts historiques permettant de comprendre le développement humain de l'individualité (*menschliche Individuation*). On a pu y parvenir en complétant la considération comparative par une méthode psychologique qui part de la totalité vécue de la vie spirituelle et peut embrasser son contenu individuel. Cette démarche, qui suppose la continuité de la philosophie allemande de l'Esprit, est liée au nom de Wilhelm Dilthey et lui est dédiée en hommage de reconnaissance »<sup>9</sup>.

8. Le t. IV comprend lui aussi deux demi-volumes : Leo Delfoss, décédé en 1967, avait eu le temps de revoir le premier (la fin du Moyen Âge); le second (« De la Renaissance aux chefs d'œuvre autobiographiques du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle ») est publié par les soins de Bernd NEUMANN, à Francfort, chez G. Schulte-Bulmke, 1969.

9. Vorwort, p. IV-V.

Cette citation a l'intérêt de commencer par Taine (pour le rejeter) et de finir par Dilthey (pour s'en réclamer). Elle marque bien l'espace où se meut la pensée de Misch. Ce qui est rejeté, c'est d'une part une approche qui considérerait les œuvres en les isolant — disons le nominalisme; d'autre part, celle qui croit trouver une explication dans des méthodes naturalistes — le nom de Taine est là pour le milieu, la race, le moment<sup>10</sup>. Face à cette position, Dilthey indique un autre type de « corrélation interne » : celui qui prend sa source dans la volonté de penser la spécificité des sciences de l'homme.

On sait que le but de Dilthey est de constituer des sciences de l'homme ou plus exactement des sciences de l'esprit. On ne peut plus fonder la connaissance de l'homme sur une métaphysique, mais en même temps on ne peut l'étudier comme les objets naturels qu'étudient les phénomènes physiques. L'homme relève des « sciences de l'esprit » qui ont en commun de se rapporter à une « réalité humaine-sociale-historique » (« *die menschlich-gesellschaftlich-geschichtliche Wirklichkeit* »<sup>11</sup>) et à elle seule. Par exemple, la physiologie est elle aussi une science de l'homme mais non pas de cette réalité historique.

Ce qui distingue les sciences de l'esprit des sciences de la nature, c'est leur méthode. Les sciences de la nature expliquent des objets (il s'agit de reconstituer la nature comme ordre en l'enserrant dans des relations d'espace, de temps, de mouvement). Au contraire, les sciences historiques n'étudient pas les phénomènes physiques. Elles s'efforcent de comprendre des vécus (*Erlebnis*). « Avec le vécu, nous passons du monde des phénomènes physiques au monde de la réalité historique »<sup>12</sup>.

Mais ici il faut noter le fait que le vécu se caractérise par un rapport très déterminé à la temporalité. Alors que les sciences de la nature ensèrent le fait dans des relations abstraites, externes, le temps du vécu est un présent en mouvement. Si nous voulons fixer le vécu, alors nous le faisons s'évaporer; on remarquera que cette thèse interdit toute connaissance réflexive de l'homme. Nous ne pouvons connaître le vécu que par la médiation, le détour du comprendre. On voit comment une théorie de l'autobiographie

10. Cf. la théorie résumée dans l'Introduction de *l'Histoire de la littérature anglaise*, t. I, Paris, 1863.

11. « *Die Geisteswissenschaften bilden einen Erkenntniszusammenhang, welcher eine gegenständliche und objektive Erkenntnis der Verkettung menschlicher Erlebnisse in der menschlich-geschichtlich-gesellschaftlichen Welt zu gewinnen strebt* », *Der Psychische Strukturzusammenhang*, in Wilhelm DILTHEY, *Gesammelte Schriften*, Bd VII, Stuttgart, Teubner, 1926, 6<sup>e</sup> éd. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1973, p. 3.

12. W. DILTHEY, *Plan der Fortsetzung zum Aufbau der geschichtlichen Welt in der Geisteswissenschaften*, in *ibid.*, Bd VII, p. 196.

pourra s'ancrer ici : dans ce détour par quoi je maîtrise le temps non en le fixant dans l'instant mais en cherchant l'unité de son flux.

La théorie de l'autobiographie chez Dilthey, et plus encore chez Misch, trouve en ce point son originalité : l'autobiographie représente les sciences historiques dans leur noyau originel, puisqu'elle porte sur une vie un regard qui est la première synthèse de son unité par un Esprit. Elle est ainsi « l'expression la plus directe de la réflexion sur la vie »<sup>13</sup>. Ce n'est donc pas d'abord un phénomène littéraire. Il faut le souligner. Mais on verra qu'elle peut le devenir, et qu'il n'est pas du tout indifférent de savoir dans quelles conditions. Pour le dire dans un vocabulaire qui n'est pas celui de Misch, sa littéarité n'est pas donnée, elle est produite.

On lit par exemple dans la Préface : « l'écrit autobiographique ne doit pas être traité simplement comme un phénomène littéraire, il doit être interrogé sur l'événement historique qui conduit de la vie et de la compréhension de la vie et du monde jusqu'à la conscience de soi. »

Peut-on reprendre, dans ces conditions, la critique que formule Lejeune, dans les quelques lignes citées plus haut à propos de l'illusion éternitaire ? Certes, l'autobiographie apparaît comme existant de tout temps, mais elle n'est certainement pas transhistorique : au contraire, elle se modifie en fonction des époques qu'elle traverse et qu'elle contribue d'ailleurs à constituer. Autrement dit, on trouve chez Misch une affirmation d'historicité équivalente à ce que nous avons identifié plus haut comme la première thèse sous-tendant le travail de Lejeune ; à condition, cependant, de préciser aussitôt que cette historicité chez lui passe non par l'idée d'une rupture originaire mais, au contraire, par celle d'une succession d'étapes, chacune possédant ses caractéristiques propres — ce qui n'empêche pas, d'une part, que chacune puisse hériter des traits de la précédente, d'autre part, que certains phénomènes d'une époque puissent, encore isolés, présenter des traits qui seront développés de façon majeure par une autre époque.

Il nous reste précisément maintenant à relever ce qui caractérise, selon Misch, les traits de la modernité. Nous allons donc nous intéresser au dernier demi-volume posthume. Il y distingue assez classiquement la Renaissance et la modernité proprement dite.

---

13. *Ibid.*, p. 198.

## L'AUTOBIOGRAPHIE À LA RENAISSANCE

Aux yeux de Misch, l'humanisme marque un tournant essentiel dans la conception de la vie humaine, et, par conséquent, de l'autobiographie. Désormais, la réflexion sur la vie n'est plus centrée sur la religion, comme elle l'avait été au Moyen Âge, mais sur le développement de l'individu. Il ne faut pas entendre par là que la religion comme contenu disparaît du genre : elle y demeure (et trouvera d'ailleurs sa plus forte ampleur à la fin de la période) mais à condition de se plier aux règles d'une écriture dont elle ne fixe plus les normes. La transformation qui affecte alors les récits de vie produit en fait « la véritable fondation du genre autobiographique »<sup>14</sup>. Comment un genre peut-il se fonder véritablement après deux millénaires d'existence ? C'est qu'il acquiert alors deux traits essentiels : une nouvelle fonction et un nouveau mode d'expression, qui vont désormais lui conférer sa pleine autonomie. L'autobiographie

« cesse d'être un simple phénomène épisodique, plus fréquent seulement à l'intérieur des groupes religieux ; au contraire, c'est maintenant partout, dans les milieux les plus divers, qu'elle sert à exprimer la libre autonomie de l'homme individuel. En outre, le rapport de l'autobiographie aux formes littéraires universelles n'est plus au premier plan : chaque individu s'exprime de façon singulière »<sup>15</sup>.

La transformation dans l'expression accompagne et multiplie l'effet de la transformation fonctionnelle : ce n'est pas seulement la substance de l'individu qui vient au premier plan, c'est aussi la forme qu'il donne à son *Erlebnis*. Si l'expression de la vie humaine a donc toujours existé, c'est seulement à partir du tournant humaniste qu'elle prend les traits à quoi nous reconnaissons le genre dans sa modernité spécifique.

Il faut immédiatement apporter trois précisions à cette caractérisation générale.

1) Cette lecture de l'humanisme comme ère de l'individualité fait évidemment penser à Burckhardt et, effectivement, Misch le cite. Mais il remarque qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une individualité forte. Une individualité fragile comme celle de Pétrarque joue un rôle essentiel dans l'histoire de l'autobiographie. Ce qui compte c'est donc moins la force de

14. *Op. cit. supra* n<sup>o</sup> 8, t. IV, p. 573.

15. *Ibid.*



l'individu que sa capacité d'analyse<sup>16</sup>. On voit ici en quoi un dessein d'inspiration diltheyienne peut s'éloigner, même implicitement, de la démarche de l'historien suisse : il s'agit moins de repérer les grands individus qui ont marqué l'époque que d'indiquer en quoi c'est l'époque elle-même qui joue un rôle dans le processus d'individualisation. Comme c'est l'écrit qui en recueille la trace et qui, par là même, lui confère la valeur d'un signe s'inscrivant dans la temporalité nécessaire au vécu, l'écrivain importe plus que le condottiere.

2) Georg Misch se refuse à moderniser outre mesure ces récits de la Renaissance. Il leur manque à ses yeux un trait distinctif de la modernité : l'idée des transformations successives de l'individualité. Chaque individu singulier apparaît comme un donné invariable et non comme le produit, construit, d'une formation. En ce sens, l'humanisme demeure proche du modèle gréco-latin. Il s'en sépare en revanche par son refus d'inscrire la description de l'individu dans un style préétabli. Cette double caractéristique est signalée dès l'introduction du volume :

« Une telle plénitude connaît cependant une limite : comme dans l'Antiquité, on représente la personnalité comme quelque chose de fixe, qui ne peut être appréhendé que dans sa maturité. Le concept d'*ingenio* est fixé par les Italiens dans ce sens. Une autre idée — quant à elle tout à fait étrangère à l'Antiquité — appartient aussi à cette époque : celle selon laquelle le style est l'expression de la personnalité et que l'on ne peut écrire dans aucun autre style que le sien propre, dicté par l'*ingenio*. [...] C'est seulement dans un sens restreint que l'on remarquera ici l'amorce d'un mouvement vers la biographie comme histoire d'une évolution »<sup>17</sup>.

En somme, tout se passe comme si une individualité qui serait susceptible de variations ne pouvait offrir assez de consistance pour constituer une norme d'écriture. L'individualisation de la forme exclut pour l'instant l'histoire de la formation.

3) Une attention particulière est donnée à la *Vie* de Cardan, qui apparaît comme la première à mettre la science, ou les formes de la science, à la base de l'autobiographie<sup>18</sup>. Elle est donc le type même de ces ouvrages qui annoncent, à l'intérieur d'une époque, ce qui sera la marque de l'époque suivante. Mais en même temps, Misch ne se prive pas de souligner le lien secret qui unit le début et la fin de la période — Pétrarque et Cardan : Pétrarque a écrit un seul texte autobiographique, bref, inachevé et soumis à un modèle antique (la fameuse *Lettre à la postérité*) et ce texte a eu peu d'influence immédiate ; mais c'est toute son œuvre qui utilise comme maté-

16. *Ibid.*, p. 577.

17. *Ibid.*, p. 575.

18. *Ibid.*, p. 696-732.

riau l'inspiration autobiographique — et l'idéal élaboré dans cette œuvre domine l'époque et il prépare par là la forme confession de la discussion scientifique dont on trouve l'empreinte la plus ferme chez Cardan.

#### L'AUTOBIOGRAPHIE MODERNE

Les deux cents dernières pages abordent la question des écrits autobiographiques depuis le xvii<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Ceux-ci se caractérisent par la reprise dans le vécu de l'atmosphère générale de scientificité qui marque l'époque et, souvent, par l'introduction d'un contenu religieux — mais sur un registre tout à fait nouveau, qui n'a guère à voir avec la religiosité médiévale.

Avec la diffusion de la nouvelle physique et du rapport au monde qui l'accompagne, une nouvelle variante de l'autobiographie voit en effet le jour. Misch en prend deux exemples chez ceux qui illustrent le nouvel esprit du siècle dans ses deux versions rivales : Descartes et Hobbes. Les parties narratives du *Discours de la méthode* font apparaître « le témoignage de la souveraineté de la raison et de la volonté »<sup>20</sup>. De même, les diverses autobiographies de Hobbes :

« Ici la description de la personnalité, qui commence avec l'apparence extérieure et s'achève avec le comportement social, les caractéristiques morales et les détails d'ordre matériel, de même que la caractérisation, du point de vue philosophique, de la vision mécaniste du monde, sont intégrées comme des parties essentielles »<sup>21</sup>.

Misch discerne, dans une telle démarche, la preuve du souci croissant de l'objectivité dans le sentiment de soi.

Cette version du vécu connaîtra une nouvelle inflexion à l'époque des Lumières : désormais, le récit vise moins à refléter la vie qu'à la comprendre et à la saisir méthodiquement.

« Le point de vue de la connaissance qui était apparu chez Cardan et qui avait instauré l'autobiographie fondée sur l'unité entre science de la nature et de

---

19. Les écrits des aristocrates français sont traités par avance dans la troisième et dernière section de l'ensemble consacré à la Renaissance, sans doute parce qu'ils ne sont pas marqués suffisamment par l'esprit de la science moderne. Plus généralement, Misch ne suit pas un plan rigoureusement chronologique : il constitue plutôt des séries par affinités conceptuelles et formelles.

20. *Op. cit. supra* n<sup>o</sup> 8, p. 736.

21. *Ibid.*, p. 737.

l'homme non seulement étend sa domination grâce au progrès des sciences et à leur popularisation, mais encore pose des exigences pour la vie elle-même. Car la Raison va déterminer elle-même ce qui est l'essentiel dans l'existence et ce qui est la détermination naturelle de l'individu »<sup>22</sup>.

Alors que dans l'Antiquité le vécu se limitait à l'accomplissement harmonieux de la personnalité, et qu'au Moyen Âge il s'orientait vers un bien religieux qui avait valeur de réalité unique à côté de laquelle le reste était inconsistant, désormais, « le problème majeur de l'autobiographie consiste à comprendre la succession des vécus [...] comme une connexion interne nécessaire, qui ne repose plus dans un au-delà métaphysique mais se présente dans la vie effective de l'individu »<sup>23</sup>. La prise en vue de cette connexion nécessaire permet de faire passer dans le champ du visible ce qui demeurait encore le plus souvent caché aux autobiographies de la Renaissance : le développement de l'individu.

On pourrait croire que, dans un tel contexte, dominé par un jugement scientifique et immanent sur la vie humaine, il n'y a plus de place pour la religion. Au contraire, elle trouve un nouveau champ dans la conception moderne de l'autobiographie, mais cette fois comme point de vue explicatif de la totalité de l'individu : le modèle religieux fournit une matrice pour le « nouveau type d'autobiographie analytique », Bunyan au xvii<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>, le piétisme au xviii<sup>e</sup> avec Jung-Stilling et Moritz<sup>25</sup> en fournissent des exemples particulièrement riches. Au lieu d'indiquer un rapport statique au Souverain Bien, l'élément religieux fournit désormais le moteur intérieur qui permet de penser la vie spirituelle de l'individu et son développement : ses doutes, ses aspirations et la conquête (ou la défaite) de ses certitudes.

C'est cette analytique du moi qui permet à l'autobiographie d'entrer dans une nouvelle interaction avec les formes du roman<sup>26</sup>. Ces liens s'étaient déjà affirmés au xvi<sup>e</sup> siècle par une considération de la *fortuna* commune à certaines autobiographies et au roman picaresque<sup>27</sup>. De même le *Bildungsroman* et l'autobiographie analytique mettent en œuvre une conception unique du développement de l'individu.

Dans cette perspective, Rousseau occupe une place centrale, moins pour unifier ces genres (ce sera, selon Misch, la tâche réservée à Goethe) que pour les faire éclater et mettre à jour le potentiel littéraire qui sera mis en œuvre dans des directions différentes par la suite. En effet, sa formation calviniste pourrait le ranger dans les types d'autobiographies ci-dessus, où

22. *Ibid.*, p. 777.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 795-802.

25. *Ibid.*, p. 809-817.

26. *Ibid.*, p. 803 et 821.

27. *Ibid.*, p. 641.

c'est la conscience religieuse qui fournit la clef de l'évolution individuelle. Mais dans les *Confessions*, les *Rêveries* et *Rousseau juge de Jean-Jacques*, il remanie complètement les différentes formes d'autobiographie psychologique — que ce soit le *Bildungsroman*, le portrait littéraire ou le journal — et les conduit à l'individualisme moderne dont il apparaît comme le fondateur. Et comme il aborde ce travail avec une conscience philosophique, il fonde théoriquement l'explication autobiographique dans ses diverses démarches; les problèmes de la connaissance et de la représentation de l'individualité dans son évolution débouchent ici sur des orientations qui ne sont pas harmonisées. Il a ainsi construit une nouvelle forme d'autobiographie, où se représente l'ambiguïté caractéristique de l'époque nouvelle et, en même temps, effectué un travail sur la connaissance de soi où sont déchiffrables les formes ultérieures de l'autobiographie moderne<sup>28</sup>.

On voit donc comment s'est constitué le caractère littéraire de l'autobiographie. C'est l'historicité de la vie humaine qui fait l'historicité de son expression littéraire, et d'abord qui en constitue la simple possibilité. Les formes de vie deviennent formes d'écriture et c'est l'étape rousseauiste de l'histoire de l'individualité qui fonde le fait que le récit de la vie d'un homme devient texte autobiographique au sens plein du terme. On pourrait même se demander (mais Misch ne le dit pas) si ce n'est pas dans la rétrospection de la lecture de Rousseau que nous sommes autorisés, après coup, à lire une histoire de l'autobiographie dans la longue série des livres qui l'ont précédé et qui viennent se ranger dans le genre, du fait qu'ils contiennent les éléments qui se retrouveront dans sa forme achevée.

\*  
\*\*

Pour revenir un instant au débat évoqué au début de cet article, on peut se demander s'il est possible de partager le jugement qu'avait énoncé Philippe Lejeune<sup>29</sup> : « Si Georg Misch a pu consacrer sept volumes à l'histoire de l'autobiographie dans l'Antiquité et au Moyen Âge, c'est qu'il entendait par autobiographie n'importe quelle manière de parler de soi » (alors qu'à partir de 1760 un genre littéraire spécifique se constitue). La réponse doit être nuancée. Certes, il est exact que pour Misch, il y a toujours eu de l'autobiographique, car c'est là pour lui, comme pour Dilthey, une conséquence nécessaire de l'historicité de la vie humaine. Mais à ses yeux les différentes manières de parler de soi ne sont nullement équivalentes entre elles. Elles sont constituées par les traits marquants de leur époque, non seulement dans leur contenu mais aussi dans leur forme — à tel point que

28. *Ibid.*, p. 837.

29. *Op. cit. supra* n<sup>o</sup> 1, p. 43.

c'est à une certaine époque seulement qu'elles deviennent littéraires au sens strict (et c'est précisément l'époque que Lejeune lui-même assigne comme date de naissance au genre en tant que tel).

S'il existe une difficulté méthodologique dans cette approche, elle est sans doute ailleurs : dans l'impossibilité de choisir entre un comparatisme qui chercherait seulement les traits propres de chaque période et sa façon de déterminer les formes de récit du moi qui lui correspondent (et en retour lui donnent sa conscience) ; et un évolutionnisme qui assigne à chacune des périodes antérieures à la modernité le rôle d'un « pas encore », dans un progrès qui tend globalement vers Rousseau et Goethe. Visiblement, ce qui intéresse le plus Misch, à part les analyses concrètes auxquelles il prend un grand plaisir et qu'il effectue avec un grand sens du détail, c'est de pouvoir tracer les traits majeurs d'une époque. Or ici précisément on peut avoir l'impression que sa démarche laisse à désirer et qu'il se contente un peu vite de généralités (l'individualisme, l'esprit scientifique, le roman analytique). En tout cas, il faut constater qu'au fil de ses analyses écrites au début de ce siècle, c'est-à-dire à un moment où l'on ne disposait, par exemple, pour caractériser le passage du Moyen Âge à la Renaissance ni de Gilson ni de Garin, Misch a su construire une réflexion à partir des résultats de la science historique du XIX<sup>e</sup> siècle. L'usage qu'il fait de Burckhardt paraît remarquable : utiliser des caractérisations d'époque pour leur faire dire bien plus que ce qu'elles disaient spontanément. En ce sens, le dernier volume de *l'Histoire de l'autobiographie* fixe autant le bilan que les tâches de ce que pourrait être une histoire raisonnée des idées dans la modernité.

Pierre-François MOREAU  
(juillet 1996).